

L'AGE D'OR

REVUE BASÉE SUR DES FAITS, DES ESPÉRANCES ET DES CONVICTIONS



L'HUMANITE ENCHAINEE

VOIR ETUDE A LA PAGE 102

1^{re} année N° 7

5 avril 1924

Prix exceptionnel
de ce numéro: 20 centimes

Entered as second class matter April 11th 1924 at the post office at Brooklyn, N. Y., under the act of March 3rd 1879. (Sec. 415, P. L. and R.)

VOUS LIREZ DANS CE NUMERO:

VIE SOCIALE ET EDUCATION

Remèdes proposés pour résoudre les difficultés actuelles (suite et fin) . . .	99
Une course en ville avec une femme d'ouvrier (avec illustrations) . . .	103
Les jouets criminels	108

PHILOSOPHIE

L'humanité enchaînée	102
Sa majesté satanique — le diable . . .	105
Le réveil	109
Illustration y relative	112

ARTS ET LITTERATURE

L'humanité enchaînée (dessin)	97
Le temps (poésie)	102
La chute de Satan (illustration) . . .	107
Credo (poésie)	111

SCIENCES ET INVENTIONS

Les sauriens	104
La peste	108
Signes des temps	110

DIVERS

Ce que l'on aurait pu faire avec l'argent dépensé pour la Guerre mondiale	109
Boîte aux lettres	110

RELIGION

La Harpe de Dieu / La Justice manifestée	111
---	-----

AVIS A NOS LECTEURS DE LA FRANCE

La poste n'acceptant plus les abonnements à «l'Age d'Or» pour frs 10.45 depuis la dernière baisse du franc français, nous informons nos lecteurs qu'ils pourront obtenir notre revue pour le même prix pendant quelque temps encore chez notre correspondant de Paris, Monsieur E. Delannoy, 9 avenue Verdier, Grand-Montrouge. (Seine)

PRIX D'ABONNEMENT

**POUR LA FRANCE
ET LA BELGIQUE:**

Selon le cours du jour
Prix du numéro 40 centimes

POUR LA SUISSE:

Frs 5.— par an / Frs 2.50 pour 6 mois
Prix du numéro 20 centimes

**POUR TOUT AUTRE PAYS
(en francs suisses):**

Frs 8.— par an / Frs 4.— pour 6 mois
— — Printed in Switzerland — —

Paraît deux fois par mois . . . le 5 et le 20
Impression et expédition: Imprimerie de l'Age
d'Or, 36, rue des Communaux, Berne (Suisse)
Gérant responsable E. Zangg

Collaborateurs de la rédaction:

E. Delannoy Paris
A. Degeldre Paris
S. Lequime Denain
S. Dapremez Liévin
L. E. Favre Genève
Ch. Schlatter Lausanne

„The Golden Age“ April 5th
Published semi-monthly
Published by The Golden Age
Rue des Communaux 36, Berne . Switzerland
Volume 1 No. 7
Yearly subscription price \$ 1.50
Canada and miscellaneous foreign . . . \$ 2.—

L'AGE D'OR

REVUE BI-MENSUELLE

BASEE SUR DES FAITS, DES ESPÉRANCES ET DES CONVICTIONS

1^{re} année

Berne et Paris, le 5 avril 1924

Numéro 7

Remèdes proposés pour résoudre les difficultés actuelles

(Suite et fin)

*Prohibition de l'alcool — Droit de vote des Femmes — Communisme — Anarchie — Socialisme ou collectivisme —
Exemple de deux communautés socialistes — Education des ouvriers — L'impôt unique ou terre libre — Autres
craintes et espoirs*

Pour que la société ne croule pas, il faut un principe de cohésion, par conséquent une croyance commune, des principes admis et indiscutés, une série d'axiomes pratiques et d'institutions que ne bouleverse pas chaque caprice de l'opinion du jour.

Amiel.

Même si le socialisme pouvait se développer librement, il n'en résulterait qu'une amélioration passagère, car aussi longtemps que l'égoïsme prévaudra, les malins trouveront toujours le moyen de s'assurer l'assiette au beurre. Aussi longtemps que le peuple admet et honore un principe, il s'y soumettra; c'est pourquoi le socialisme comme gouvernement pourrait au début être relativement pur et ses représentants servir fidèlement la collectivité. Mais lorsque le socialisme deviendra populaire, ceux qui lui font opposition maintenant s'y rallieront et chercheront à parvenir au pouvoir, afin d'exploiter le peuple sous le nouveau régime comme autrefois.

La justice et la vérité seront toujours faussées par l'égoïsme, c'est pour cela qu'il y aura toujours des différences dans la répartition des biens et de la fortune et que les insatiables profiteurs ne se laisseront pas arrêter par les mesures prises pour protéger les pauvres. Les mesures socialistes pour assurer l'égalité sociale et économique seront impuissantes parce que les hommes sont mauvais et non pas bons, parce qu'ils sont égoïstes et non pas altruistes.

DEUX EXEMPLES DE COMMUNAUTES SOCIALISTES

Deux essais pratiques du socialisme attirent l'attention des économistes. Dans les deux cas, les fondateurs se sont très bien comportés et l'une des entreprises devint prospère, mais dans les deux cas la réalisation intégrale des théories fut impossible. Il fut nécessaire de revenir à des méthodes qui diffèrent à peine de celles des bourgeois du voisinage.

Vingt ans avant la guerre un groupe d'ouvriers australiens émigra au Paraguay. C'étaient des gens fatigués de l'esclavage du salariat et qui avaient une situation instable. A une période de travail intense succédait une crise de chômage prolongée. Ils achetèrent de la terre arable, mais ils ne purent se procurer des machines agricoles pour la culture en grand. Ils appelèrent leur colonie Nouvelle-Australie et leur rêve était d'en faire un Eldorado pour les travailleurs. Un rapport de l'office britannique des affaires étrangères nous

apprend que le but de la colonie d'après les statuts était formulé comme suit:

«Nous voulons fonder une communauté dans laquelle le profit du travail sera égal pour chacun de ses membres et dans laquelle il sera impossible que les uns soient tyrannisés par les autres. Le souci principal de chacun sera de considérer le bien-être de la communauté comme étant le but le plus élevé auquel on doit tendre pour assurer le confort, le bonheur et l'éducation de tous, ce qui est impossible dans toute autre société où l'on risque toujours de manquer du nécessaire.»

Cet idéal ne fut jamais réalisé. Quatre-vingt-cinq colons furent bientôt las des restrictions imposées par la majorité; ils refusèrent d'obéir. D'autres prirent la place des révoltés, mais ils choisirent un autre chef pour remplacer celui qui avait provoqué le désordre; la colonie fut donc divisée. La répartition du produit du travail selon le principe primitif de l'égalité devint caduque et quelques travailleurs demandèrent une part correspondant à la somme de travail fournie. La stricte observation des statuts devint de plus en plus fastidieuse et causa d'autres variétés de mécontentements. La discipline était inflexible; en cas d'infraction aux lois de la colonie, le coupable était exclu et le capital qu'il avait apporté ne lui était pas restitué. La colonie était à deux doigts de la dissolution quand le fondateur réussit à se faire nommer gouverneur par le gouvernement du Paraguay. Un corps de police fut constitué et l'ordre rétabli. Il y a maintenant espoir de faire prospérer la colonie, mais elle a dû abandonner le principe socialiste.

Les expériences faites par les mineurs de Monthieux près de St. Etienne sont un peu différentes. C'est la prospérité qui fit mettre de côté les idées socialistes, ainsi que le démontre cet extrait d'un rapport:

«A Monthieux, une mine avait été abandonnée par la société qui l'exploitait après quelques années d'efforts stériles. Les ouvriers congédiés ne trouvant pas de travail dans le pays prièrent la société défailante de bien vouloir leur re-

mettre la mine, ce à quoi elle consentit, croyant qu'elle ne leur rapporterait rien. Les ouvriers manquaient de machines, mais ils travaillèrent avec ardeur et découvrirent de nouvelles couches de charbon. Un pareil succès décupla leur courage; ils firent des prodiges d'économie pour acheter l'outillage et les machines indispensables pour assurer l'exploitation normale de ces nouveaux gisements. Entre les mains diligentes de ces habiles praticiens, la mine devint une source de richesse qui alluma la convoitise des anciens propriétaires; ils regrettèrent leur ancienne munificence et n'eurent pas honte d'essayer de rentrer en possession de la mine devenue prospère. Ils perdirent leur procès et les journaux socialistes ne manquèrent pas de faire de sévères comparaisons entre la cupidité des capitalistes et la générosité des ouvriers qui répartissaient les bénéfices entre tous les collaborateurs sur une base égalitaire. La mine de Monthieux fut donnée comme exemple de la supériorité du collectivisme sur le capitalisme.

Entre temps, les mineurs étendirent le champ de leur activité et appelèrent d'autres ouvriers qui aidèrent au développement de l'entreprise. Mais les ouvriers de la première heure qui avaient travaillé pour mettre la mine en valeur ne voulurent pas accorder aux nouveaux venus la même part que la leur. Le trésor qu'ils avaient sous les pieds était le fruit d'un effort surhumain, ils l'avaient créé pour ainsi dire avec rien; pourquoi l'auraient-ils partagé avec d'autres qui avaient travaillé aussi, il est vrai, mais pas avec eux? De quel droit les nouveaux venus récolteraient-ils, eux qui n'avaient pas semé? — Il fut convenu que les derniers arrivés seraient mieux payés que dans les autres charbonnages, mais qu'ils ne pouvaient pas devenir copropriétaires de la mine. Lorsqu'ils se virent évincés comme associés et actionnaires, ils voulurent protester, mais les ouvriers «capitalistes» allèrent chercher la police et firent sortir les perturbateurs de la salle des délibérations.

On pourrait fournir encore beaucoup d'exemples pareils, mais les deux qui précèdent suffisent pour prouver que l'idéal du socialisme ne peut être réalisé aussi longtemps que l'égoïsme règne dans le cœur humain.

LE NATIONALISME COMME MOYEN DE SALUT

Le nationalisme est une doctrine qui s'est développée en même temps que celle du socialisme. Il demande l'exploitation de toutes les industries par la nation, sur la base du travail obligatoire pour tous. Tous travailleraient également, le gain serait uniforme et la nation garantirait l'entretien de tout le peuple.

Le nationalisme prétend que les associations économiques, les trusts et les syndicats dont le peuple se plaint prouvent la praticabilité de ses principes; il veut seulement élargir leur application, afin que les richesses industrielles du pays augmentent le bien-être de toute la nation et qu'ainsi soit réalisée l'unité de la collectivité organisée.

Le système actuel d'exploitation industrielle est profondément injuste. Il est au surplus absurde, car le morcellement de l'exploitation multiplie les centres d'activité et nécessite des installations nombreuses autant qu'inutiles et un gaspillage insensé d'énergies de toutes sortes et de matériaux. Il faut protester contre ce système et contre l'esclavage qui en résulte.

Quelques-uns des articles du credo nationaliste que nous approuvons ont déjà été considérés dans l'étude sur le socialisme ou collectivisme; mais dans l'ensemble, le nationalisme est impraticable. Quoiqu'il ne menace pas la vie humaine d'anéantissement aussi ouvertement que le communisme, nos objections à son sujet sont les mêmes que pour celui-ci,

car il tend à aboutir au même résultat. Les défenseurs de cette théorie sont souvent des hommes au cœur généreux et humanitaire. Ils donnent souvent les preuves d'une abnégation admirable en fondant des colonies pour expérimenter les principes du nationalisme. Beaucoup de ces essais avortèrent; ceux qui eurent du succès durent dissimuler leurs principes, parce que les difficultés intérieures abondaient.

Dans l'Amérique du Nord, quelques colonies nationalistes se sont formées récemment, mais elles n'ont pas réussi. L'une d'elles, appelée *Altruria*, fut fondée en Californie par Mr E. B. Payne sur le principe suivant: «Un pour tous, tous pour un». Elle avait sur d'autres un avantage, celui d'être composée d'hommes triés sur le volet. Voici comment le fondateur expliqua dans l'*Examiner* de San Francisco les causes de sa dissolution:

«L'*Altruria* eut un début encourageant, son avenir paraissait assuré. La confiance, la bonne volonté et la franchise qui s'y manifestèrent pendant quelque temps produisirent la meilleure impression et d'heureux résultats. Mais hélas! la jalousie, la suspicion et l'égoïsme provisoirement engourdis reprirent bientôt de la vigueur. Cette trinité de poisons qui infectent la nature humaine rendirent la vie commune impossible. En même temps que disparut la confiance réciproque, nous retombâmes tous ensemble dans l'ancien borbier, à la manière de tout le monde.»

Ce que les uns doivent apprendre par expérience, d'autres peuvent l'apprendre en observant les hommes et en s'observant eux-mêmes. S'ils sont honnêtes, ils avoueront qu'ils sont pleins de contradictions, qu'ils sont eux-mêmes incapables de supporter la vie commune et que toutes ces théories sont chimériques. Le nationaliste ou le communiste endurci n'a qu'à aller vivre dans une pension de deuxième ou de troisième classe, pendant une semaine seulement; il sortira de là dépouillé de toutes ses illusions.

CULTURE GENERALE DES OUVRIERS COMME MOYEN DE SALUT

Dans une étude, Henry Holt s'est efforcé de démontrer qu'il serait nécessaire d'apprendre aux ouvriers une douzaine de métiers. Quelques-uns de ces artisans pourraient peut-être pour un certain temps tirer un maigre profit de leur habileté, mais ceci n'est pas une solution.

Supposons que les tisserands et les cordonniers doivent chômer pendant que les maçons et les plâtriers travaillent. Les tisserands et les cordonniers, sachant douze métiers, se mettront aussitôt à bâtir et à plâtrer; ces deux dernières carrières seront aussitôt encombrées, et leurs conditions seront aggravées par la concurrence. M. Holt a cependant raison sur deux points essentiels, concernant ceux qui ont besoin de culture. La plus simple de ces vérités, dit-il, est inévitable quoique cruelle; c'est la sélection naturelle. Je ne dis pas qu'elle soit juste, car la nature ignore la justice; elle agit inexorablement en infligeant de dures nécessités.

Il est vrai qu'elle nous a formé l'intelligence, de sorte que nous pouvons un peu influencer sa marche si, par l'usage de cette intelligence, nous développons aussi le sens de la justice.

Or, le progrès de l'intelligence, c'est la sélection naturelle qui s'avère dans l'usage de nos libertés limitées, et par la sagacité de nos suffrages.

Nous sommes enclins à soutenir plutôt un démagogue qui renforcera nos chaînes d'esclavage qu'un Lincoln libérateur qui les brisera et nous avons en ce cas à souffrir de nos bêtises.

Le socialisme propose d'étendre ce danger au domaine de la production.

Les chefs de l'industrie sont actuellement choisis en vertu de la sélection naturelle, à l'exception de quelques-uns qui le sont par hérédité. Un non-sélectionné qui voudrait imposer sa nullité, s'éliminerait lui-même. Quand un fils veut succéder à son père sans avoir les aptitudes de ce dernier, il ne subsiste pas longtemps. La libre concurrence ouvre les portes de toutes les carrières aux hommes capables qui autrefois, faute de capital, croupissaient dans leur ornière. Il en est résulté une sélection naturelle de grande valeur.

Le socialisme cherche à y substituer une sélection artificielle et cela au moyen de la votation populaire. Cette méthode est insensée pour quiconque connaît la supériorité des dispositions naturelles.

L'autre vérité, la plus importante, est aussi la plus difficile à définir. Pour la bien comprendre, il faut posséder une certaine culture intellectuelle et une certaine indépendance d'esprit, car elle a été combattue par le dogme. Elle s'appelle «le Règne absolu et universel de la loi». Disons de suite que beaucoup de personnes qui préconisent l'absolutisme des lois trouvent cette application rigoureuse excellente pour les autres, tout en désirant qu'une dérogation soit faite en leur faveur.

On s'adresse toujours à un docteur pour les questions physiologiques, à un ingénieur pour des problèmes de mécanique, à un chimiste pour des formules, mais, chose curieuse, dans les questions économiques on repousse les lumières étrangères, on trouve les siennes plus lumineuses, on ne croit pas que la science de l'économie politique soit soumise à des lois comme celle de la physique, et que pour être capable de légiférer, il faut étudier avec le plus grand soin l'esprit des lois existantes. On n'oublie pas impunément cette vérité primordiale.

Si l'ouvrier a besoin d'aller à l'école industrielle, il doit aussi acquérir certaines notions économiques, ainsi que des éléments de science et d'histoire qui fixeront ses idées sur l'inviolabilité de certaines lois naturelles. Ainsi documenté, il saura prouver que les lois humaines sont inutiles, pour ne pas dire plus, si elles ne sont pas sagement adaptées à la loi naturelle après une étude expérimentale.

Oui, il est vrai que ces deux lois gouvernent ou dominent notre système social actuel, et chacun devrait comprendre qu'aucune puissance ne peut abroger les lois naturelles. Tout ce qu'on peut faire, c'est d'essayer de trouver quelques améliorations passagères. Les lois nouvelles qui seront nécessaires pour édifier une organisation sociale devront être imposées au monde par une puissance surnaturelle.

L'IMPÔT DIT UNIQUE OU TERRE LIBRE

Henry George a exposé un plan de grande valeur, sans doute parce qu'il a prévu l'échec du communisme, du socialisme et du nationalisme. Il l'a appelé «*Impôt unique ou terre libre*». Sa théorie est tout juste le contraire du socialisme; elle est individualiste. Il livre chaque individu à ses propres ressources conformément à son caractère, à ses efforts et à son milieu, mais il assure à chacun le droit inaliénable de jouir librement des dons gratuits du Créateur, savoir: l'air, l'eau et la terre. Il ne prévoit pas un changement brutal du système social actuel. L'inégalité démoralisante des fortunes, dit-il, provient entièrement de la propriété foncière; la terre doit être libre et redevenir la propriété de toute la race adamique. De cette manière les abus actuels seront bientôt supprimés. Il ne propose pas de faire la répartition selon le système proportionnel, mais de considérer le tout comme un grand état dont chacun recevrait une portion aussi grande qu'il voudrait, à la condition de payer un impôt

proportionnel à son importance. Le produit de cet impôt serait employé à des œuvres d'utilité publique telles que écoles, voies de communication et administration. De là le nom de taxe unique.

L'effet de ce système serait de mettre en valeur des terrains actuellement incultes, à cause de la spéculation, et pour rendre la taxe équitable on tiendrait compte de la fertilité du sol et des facilités d'écoulement des produits. Le bétail, les outils et le service seraient nets d'impôts. Les terrains maigres ou trop éloignés des centres seraient peu taxés, tandis que les terrains productifs et mieux placés le seraient davantage. Les terrains urbains seraient taxés selon leur valeur, en tenant compte de leur situation.

Après dix ans de ce régime, la valeur des propriétés serait beaucoup amoindrie, car des millions d'hectares de terrains de campagne, ainsi que des milliers de lots urbains et suburbains, seraient mis à la disposition de ceux qui voudraient les exploiter et payer la taxe y relative.

Aussi longtemps que le sol restera propriété privée et que les déshérités ne subsisteront que parce que les classes possédantes les tolèrent, la pauvre sagesse humaine ne pourra imaginer aucune combinaison capable de triompher des difficultés inhérentes aux vieilles conventions séculaires.

La doctrine de la terre libre est certainement équitable et généreuse; nous désirons voir sa réalisation, même si nous n'en retirons aucun avantage personnel. Elle procurerait certainement une amélioration passagère, mais la dépréciation du sol soulèverait autant d'opposition que les théories socialistes; et pourtant, l'union de ces dernières théories avec celles que nous venons d'exposer assurerait leur existence réciproque. Sous ce régime, ceux qui auraient la volonté de travailler jouiraient abondamment des produits du sol.

Quoique en harmonie avec la loi divine, cette méthode serait inopérante, l'homme continuerait à gémir jusqu'à ce que la justice et la vérité règnent sur la terre et que tous les cœurs battent à l'unisson. Car dans les conditions précitées, les incorrigibles égoïstes feraient main basse sur le meilleur du pays et les autres se partageraient les maigres restes.

Comme preuve que la taxe unique seule ne peut pas surmonter les difficultés sociales et économiques actuelles, nous pouvons citer l'exemple de l'Inde qui l'a appliquée durant des siècles. — Le sol y était propriété communale, il était cultivé par les soins des villageois. Les deux tiers des habitants étaient des agriculteurs. Les anglais établirent récemment dans une certaine mesure le régime de la propriété privée. On pouvait dire que les Hindous étaient contents et à l'aise, sans dire toutefois qu'ils vivaient dans un pays de cocagne. Mais vinrent les machines agricoles. La situation changea. Les salaires déjà bien bas diminuèrent encore, et ils doivent s'en contenter ou souffrir de la faim.

Si nous disons que la terre libre ne peut aider que temporairement, c'est parce que nous n'en attendons rien de plus. Quand l'égoïsme trouve sa voie obstruée, il en cherche une autre. Ce qu'il faut à l'homme, c'est un cœur droit, et le don d'un champ n'opérera pas ce miracle.

Supposons un instant que le peuple possède le sol. Ne serait-il pas alors facile à un groupe de capitalistes de n'en acheter les produits qu'à un prix fixé par lui-même, tout en faisant monter les prix des articles nécessaires aux paysans?

Que pourrait faire la terre libre? Elle serait impuissante!

Supposons encore que l'impôt unique soit établi, que chaque paysan ait le nécessaire et que la récolte soit doublée. Il y aurait surabondance de produits agricoles. Les travailleurs pourraient bien en consommer une partie, mais le reste

serait coté à un si bas prix qu'il ne vaudrait pas la peine de le porter sur le marché. — Le cas s'est déjà présenté sans le régime de la terre libre et on a laissé des tas de pommes de terre et de choux se décomposer sur place.

Ce système pourrait attirer beaucoup d'ouvriers aux champs, mais cet engouement durerait au plus une année, après quoi, à cause de l'avilissement des prix consécutifs à la surabondance des céréales, le salaire des cultivateurs serait tellement insignifiant qu'ils ne pourraient acheter ni vêtements, ni chaussures. Alors ils reflueraient dans les villes et y feraient baisser les salaires à cause de l'abondance de la main-d'œuvre.

La terre libre serait un moyen efficace pour empêcher la famine de désoler un pays, et ce moyen serait d'un grand secours pour aplanir les difficultés actuelles. Si le monde avait, comme autrefois les Hébreux, un jubilé tous les 50 ans pour la restitution du sol aliéné et l'annulation des dettes accumulées, il en résulterait une grande amélioration de la situation. Tel fut le cas chez les Juifs et les Hindous.

Mais le remède radical, c'est l'extraction de la racine du mal, savoir: «l'égoïsme». Or cette opération ne sera praticable qu'à une époque déterminée longtemps d'avance, et cette époque s'appellera *l'âge d'or* parce que la disparition de cet égoïsme morbide rendra tous les bonheurs possibles.

C. T. R.

L'humanité enchaînée.

(Voir illustration à la première page)

L'humanité enchaînée! Est-il donc réellement juste de dire de l'humanité qu'elle est enchaînée? — Oui. — Essayons de comprendre pourquoi!

Il y a trois facteurs principaux qui font de nous des esclaves. Le premier est mammon, *l'argent*. En vérité, que n'ont pas fait les hommes pour de l'argent! N'est-ce pas pour en posséder qu'ils ont tué, volé, menti, trompé de toutes façons? Que d'intrigues, que de drames ce tyran n'a-t-il pas fait naître! Et puis, pas moyen de sortir sans avoir de l'argent dans sa poche. Pas le moindre plaisir, pas la plus insignifiante bagatelle qui ne vaille son pesant... d'argent.

Qu'est-ce qui ne dépend de l'argent? C'est lui qui règle tout. — On est estimé tant qu'on en a, dédaigné et méprisé aussitôt qu'on en manque. La situation pécuniaire de quelqu'un règle même ses amitiés. Ou n'en est-il peut-être pas ainsi?

Le besoin, le désir d'avoir de l'argent a eu comme conséquence naturelle, logique, le développement de *l'égoïsme*, le second de nos trois facteurs. Au lieu de l'amour, partout l'on rencontre l'égoïsme dont les fruits amers sont la jalousie et la haine. Situation anormale et malheureuse s'il en fut! C'est là qu'il faut chercher la source des querelles politiques et religieuses, des guerres, des discordes dans tout les milieux, jusqu'au

sein même des familles. Ces montres hideux se fauillent partout, provoquant souvent la mort prématurée de ceux sur qui ils dominent.

La mort, le troisième facteur, ce tyran, cet ennemi! La mort sarcastique qui semble se rire des efforts des humains pour se délivrer de ses lourdes chaînes! Qui ne la craint? Qui n'est son esclave? Notre vie est en somme une morte lente jusqu'à l'extinction complète. La terre entière est le cimetière de notre race. Tant que cet ennemi subsistera, accomplissant ses méfaits, les larmes de douleur couleront et le bonheur ici-bas ne sera qu'un leurre.

Tous conviendront avec nous que ces trois fléaux doivent disparaître. «Il y a un temps pour chaque chose», a dit Salomon le Sage. — Eh bien: l'argent, l'égoïsme et la mort ont eu leur temps. La vie, l'amour et la liberté auront le leur sous peu. Bientôt la mort ne sera plus, bientôt on ne connaîtra plus la haine, l'égoïsme ayant été banni, et chacun pourra jouir gratuitement des biens que la terre produira. Cela peut paraître invraisemblable, mais c'est bien là ce que souhaitent les humains et ce que réalisera l'AGE D'OR, cet âge nouveau qui approche et dont nous voyons chaque jour des signes précurseurs.

Pax.

Le temps

Comme une onde qui s'épanche,
Comme un fleuve suit son cours,
Comme passe l'avalanche,
Comme passe le vautour,
Ainsi le Temps à l'œil fauve
Grand vieillard au cœur d'airain,
Terrible en son front tout chauve,
Sans s'arrêter jamais, passe;
Malgré son pas chancelant,
Malgré ses jambes très lasses,
Passe, passe à pas très grands!
Une faux vieille et hideuse
Que dans sa main droite il tient
Rend sa taille plus affreuse,

Et son regard moins humain.
Il porte dans sa main gauche
Un sablier bien ancien.
Avant que le Père ébauche
L'onde en son esprit divin,
Avant que le soleil brille,
Avant que fût l'univers,
Que l'étoile scintille
Comme un œil dans le ciel pers,
Avant qu'il fit notre image
Ce sablier existait
Et c'est, dans la nuit des âges,
L'Eternité qu'il marquait.

S. Wild.

Une course en ville avec une femme d'ouvrier

Suzette, une aimable jeune mère, la femme d'un ouvrier, se dispose à sortir. Il y a longtemps qu'elle caresse le désir d'aller voir les grands magasins de la ville, mais elle peut si rarement s'absenter de la maison. Elle a tant à faire! Le ménage, les enfants! Mais aujourd'hui une voisine compatisante a bien voulu la remplacer et elle peut disposer de quelques heures de liberté! La voici prête; suivons-la discrètement dans sa course. Elle chemine, allègre, heureuse de laisser un moment sa lourde tâche, et se dirige vers le centre de la grande ville où elle trouvera les magasins qui la préoccupent.



Voici justement une vitrine où se presse un groupe de curieux. Qu'y a-t-il donc là d'intéressant? Suzette s'approche, et à peine y a-t-elle jeté un coup d'œil qu'un cri d'admiration s'échappe de ses lèvres. Il y a bien de quoi, jugez donc: une lessiveuse actionnée par l'électricité fonctionne à la vue de tous. Suzette suit avec intérêt le travail qu'elle exécute et ses impressions se lisent sur son visage. Est-il vraiment possible que le linge de toute une famille soit lavé si facilement et si vite, sans aucune dépense de forces humaines. Quelle invention! quel progrès! Sa curiosité satisfaite, notre promeneuse reprend sa marche en pensant à la peine que lui donne le blanchissage du linge de la maisonnée, à l'extrême fatigue qu'elle ressent le soir d'un jour de lessive. Cette lessiveuse électrique lui apporterait une véritable assistance en ce moment surtout où ses jeunes enfants réclament d'elle tant de soins. Aurait-elle jamais le bonheur d'en posséder une?

Sur la porte d'un autre magasin, elle lit cette annonce séduisante: «Visitez au sous-sol notre cuisine idéale». Répondant de bonne grâce à l'invitation, elle descend et se trouve bientôt dans une cuisine aménagée à souhait. Tout y est joli et pratique. Une installation électrique admirable va simplifier et rendre aussi agréable que possible la tâche de la cuisinière. Le fourneau électrique qu'elle examine est vraiment merveilleux. Avec quel plaisir elle préparerait les repas si elle avait à sa disposition un appareil de ce genre. Quelle économie de temps et quelles fatigues épargnées! Mais tout cela est trop beau, elle n'y peut prétendre.

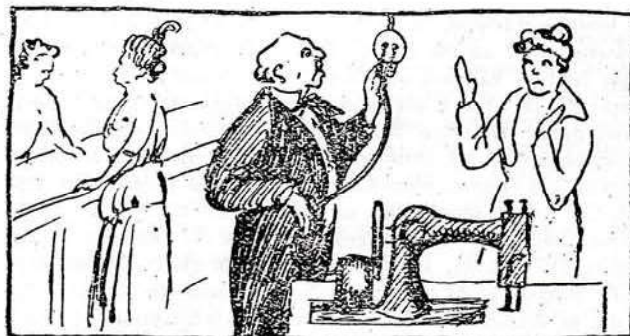
La voici de nouveau dans la rue; son attention est de suite attirée par l'exposition d'un appareil à laver la vaisselle; la simplicité du système la surprend. Plats, tasses, assiettes sont nettoyés et essuyés avec une rapidité incroyable. Si j'avais cet appareil chez moi, pense-t-elle, il me donnerait un sérieux coup de main, sans compter le temps qu'il me ferait gagner. Et quelle fatigue m'éviterait aussi cette ingénieuse invention. Mais voyons, il faut être raisonnable. Apprécions d'abord le privilège que nous avons de pouvoir subvenir aux besoins indispensables de la famille. Continuant sa promenade, elle aperçoit dans une vitrine voisine des

appareils pour simplifier la cuisson et stériliser les fruits et les légumes. Encore une invention propre à alléger sa tâche



de ménagère! Comme il doit être agréable, se dit-elle, d'avoir une provision suffisante de conserves et de confitures pour l'hiver; les maîtresses de maison qui peuvent faire des réserves sont des privilégiées; quant à moi, soupire-t-elle, il est parfaitement inutile que j'y songe puisque je n'ai rien de ce qui est nécessaire pour les préparer. Enfin, laissons de côté ustensiles et regrets, et continuons notre course.

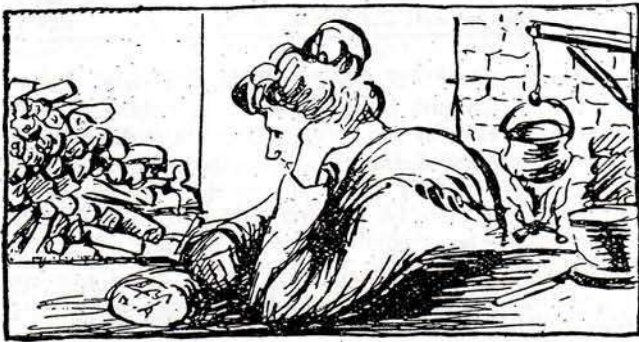
Suzette a à peine fait quelques mètres qu'un nouveau sujet d'admiration s'offre à ses regards: une machine à coudre électrique! Dans le magasin où elle entre, on expose aux curieux les nombreux avantages de ce système perfectionné et durant toute l'explication, la surprise et l'admiration se lisent sur la figure de notre petite mère. Que n'a-t-on pas fait au cours de ces dernières années pour épargner temps, énergie et fatigue. Suzette compare mentalement sa vieille machine si souvent détraquée à ce merveilleux instrument de travail. Ah! si je possédais ce dernier, pense-t-elle, en s'éloignant, avec quel bonheur je confectionnerais les vêtements de la famille; ma besogne se ferait rapidement et je n'aurais plus besoin de tirer l'aiguille si tard dans la nuit comme je le fais bien souvent. Mais une fois de plus, n'ambitionnons pas ce que nous ne pouvons posséder; quand nous en aurons le moyen, nous verrons!



Tout en se parlant de la sorte, la jeune femme est arrivée devant la vitrine d'une fleuriste. Instinctivement elle s'arrête; quoique pauvre, elle est esthète; elle aime à contempler ce qui est beau et elle a si rarement le privilège de le faire. Charmée par cet étalage de fleurs aux teintes variées, aux formes élégantes, elle éprouve un vif désir: entrer et en emporter. Ne mettront-elles pas un rayon de joie dans leur modeste demeure? Ne seront-elles pas un ornement qui en atténuera un peu la pauvreté? — La main qui tenait déjà la poi-

gnée de la porte se retire brusquement... Suzette vient de se rappeler que son petit garçon va manquer de bas. Au lieu d'acheter des fleurs, elle chaussera son enfant. Après tout, l'utile passe avant l'agréable; elle n'a vraiment pas le droit de s'accorder du superflu! — Notre amie rentre chez elle; sa démarche a perdu de sa légèreté; des pensées confuses s'agitent dans son esprit. Elle prépare comme à l'ordinaire le repas du soir, vaque à ses occupations et ce n'est qu'une fois à table avec les siens qu'elle leur décrit les merveilles qu'elle a vues et leur raconte ses impressions.

Lorsque ses enfants sont couchés et bordés dans leurs petits lits, que tout est en ordre autour d'elle, Suzette pousse un soupir de satisfaction. Elle ne coudra pas ce soir, car il lui tarde d'évoquer ce qui l'a tant captivée dans la journée. Elle s'installe près du foyer et ferme les yeux.



Pendant un moment, elle s'imagine être une de ces mères de famille fortunées qui peuvent se procurer tout ce qu'elles désirent et qui ont de plus des serviteurs zélés à leur service. Dès le matin, la besogne de chacun est fixée; tout est en ordre dans la maison et chaque objet reluit de propreté; sa fortune lui permet de se procurer encore de nouveaux auxiliaires: les appareils et ustensiles d'invention récente qui simplifient le travail et qui sont à la fois si utiles et si

agréables. Elle n'est jamais surchargée, jamais fatiguée, jamais nerveuse; elle peut consacrer son temps aux soins et à l'éducation de ses enfants; elle a tout pour être contente et heureuse. — Sortant de sa rêverie, elle murmure: Pourquoi l'aide précieuse de ces inventions modernes n'est-elle que pour les femmes riches qui sont déjà servies par des domestiques; pourquoi ces personnes seules peuvent-elles jouir de ces privilèges qu'elles n'apprécient pas toujours à leur juste valeur?

Pourquoi une jeune mère pauvre, obligée de faire seule son ménage, d'élever ses enfants sans aucune assistance, doit-elle être privée du confort, des commodités nouvelles qui la soulageraient dans son rude labeur?

— On a beaucoup chanté les louanges de la mère. Poètes et musiciens d'autrefois lui ont réservé dans leurs œuvres une place d'honneur, vantant bien haut son amour désintéressé, son dévouement sans bornes, son bon-sens, son ingéniosité dans toutes les situations. Le tableau qu'ils en ont fait est beau assurément, mais c'est un tableau sans ombres. Pour être vrais et fidèles, ils auraient dû décrire aussi ses luttes, ses soucis, ses souffrances, rappeler ses rides précoces, ses cheveux blanchis prématurément, autant d'indices des nombreuses peines qui la font vieillir avant l'âge. En vérité, jusqu'à présent bien peu de chose a été fait pour aider et soulager la mère dans sa noble tâche. Mais voici, le jour vient où ses soucis et ses souffrances vont disparaître. Bientôt elle jouira de toutes les inventions utiles, et aura sa part des bénédictions que le grand Dispensateur tient en réserve pour l'humanité entière. Bientôt aussi les hommes „bâtiront des maisons et les habiteront; ils planteront des vignes et en mangeront le fruit. Ils ne bâtiront pas des maisons pour qu'un autre les habite; ils ne planteront pas des vignes pour qu'un autre en mange les fruits; car les jours de mon peuple seront comme les jours des arbres, et mes élus jouiront de l'œuvre de leurs mains» (Esaïe 65 : 21—22).

Le temps arrive où les bénédictions de Dieu ne seront plus seulement la part de quelques privilégiés, mais celle de tous les humains qui en jouiront dans la paix, la joie, et le bonheur.

Les sauriens

De temps en temps, une expédition scientifique en quête de découvertes amène à jour des os de sauriens, ces gigantesques reptiles nageurs qui disparurent avant l'apparition de l'homme sur la terre. C'est ainsi que récemment l'on découvrit, à Tendagorao (Afrique orientale) un os de la jambe d'un diplodocus, un de ces colosses mesurant 84 pieds de longueur et pesant 200 tonnes, c'est-à-dire dix fois le poids d'un éléphant. Ce lézard géant était un hydrosaurien.

Des squelettes de différentes espèces de sauriens furent recueillis au Canada, sur les bords de la rivière Red-Deer. L'un de ceux-ci avait appartenu à un animal de 35 pieds de long qui se dressait sur ses membres inférieurs pour atteindre les fruits et les feuilles des arbres les plus hauts dont il se nourrissait. Une sorte de crête puissante protégeait la tête de ce reptile contre les avalanches et les éboulements de terre et de sable assez fréquents dans les temps préhistoriques. En outre, son corps était recouvert d'écailles d'un pouce et demi de diamètre, remplissant la même fonction. Pour mastiquer sa nourriture composée, ainsi que le démontre la forme de sa tête, de plantes aquatiques si abondantes à l'époque carbonifère, il avait à son service environ 2000 dents. Cette espèce de sauriens fut classée sous le nom de corythosaurus casuaris.

Un autre colosse de la même époque, appelé tyrannosau-

rus, mesurait 15 pieds de haut et 25 pieds de long; armé de longues dents et de griffes puissantes, il faisait probablement la chasse à d'autres sauriens pour se nourrir de leur chair. Les restes d'un ankylosaurus, long de 18 pieds et pourvu d'une forte cuirasse d'écailles, ont également été déterrés près de la même rivière.

D'autres espèces habitaient les eaux des mers, des Indes jusqu'en Europe. Le mégalosaurus était un animal géant de 20 mètres de longueur. L'hylaeosaurus, remarquable par sa puissante épine dorsale qui faisait saillie, était un herbivore. Le gigantesque ichthyosaurus, avec sa tête de crocodile, ses énormes nageoires et sa queue en gouvernail, était certainement la terreur des seiches et d'autres poissons. Il mesurait 10 mètres de long. Les sauriens appartiennent à la cinquième période de la création (Genèse 1 : 20—23).

La végétation géante transformée plus tard en couches carbonifères absorba l'acide carbonique contenu dans l'atmosphère, ce qui la rendit utilisable pour l'homme et les animaux. Les mers furent débarrassées de l'excès de carbonates par les crustacés, les mollusques, etc. et elles reçurent leurs habitants. C'est alors que commença la période des amphibies géants et des reptiles à la fin de laquelle apparut le mammouth.

Il existe un fort antagonisme entre l'enseignement biblique et la théorie flatteuse de l'évolution; mais bien des controverses auraient pu être évitées. La Parole de Dieu déclare que l'homme et les mammifères furent créés de façon directe. Il est possible qu'au contraire les plantes et les animaux inférieurs se soient développés suivant une loi d'évolution jusqu'à ce que les espèces voulues eussent peuplé la terre. En Genèse 1:20-21, il est dit: «Que les eaux produisent en abondance des animaux vivants, et que des oiseaux volent sur la terre vers l'étendue du ciel. Dieu créa les grands poissons et tous les animaux qui se meuvent». Ces paroles concordent parfaitement avec les dernières découvertes de la science. C'est dans les mers tropicales que la vie se manifesta tout d'abord; ensuite seulement apparurent les oiseaux et les animaux terrestres.

La théorie darwinienne causa de la déception partout où les preuves apportées pour l'établir ne furent pas examinées attentivement, c'est-à-dire par des expériences et des observations. De nouvelles recherches ont démontré, sans ambiguïté, que le mélange des espèces, même quand il semble avoir réussi,

les ramène toujours à leur forme primitive dans l'espace de deux ou trois générations, qu'il s'agisse de plantes, de fleurs, de fruits ou d'animaux.

Il semble que les différentes espèces se soient développées jusqu'à un certain point sous la direction divine et qu'ensuite toute modification devint impossible. Quand à l'homme, aucun indice, aucun fait ne prouve qu'il soit un produit par évolution d'une espèce inférieure.

Dès que l'atmosphère fut purifiée de son excès d'acide carbonique, la végétation gigantesque fit place à une autre plus délicate, celle que nous connaissons aujourd'hui. Il en fut de même pour les animaux; les formes primitives énormes disparurent totalement. Mais l'homme, disons-nous, fut créé à l'image de Dieu, et à ce titre il a été établi roi et seigneur de la terre. — Il perdit cette royauté par sa désobéissance en Eden. — Sa création ne devait-elle pas correspondre à la grandeur de sa destinée? Il est clairement indiqué que tandis que Dieu laissa les végétaux et les animaux se développer sous l'impulsion originelle, il créa l'homme lui-même:

«Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance».

Pax.

Sa majesté satanique — Le Diable

Étude sur l'origine du mal

Par la présente étude nous désirons démontrer que les méfaits et crimes commis aux dépens de l'humanité ont eu pour instigateur un être d'espèce angélique, puissant et intelligent, et prouver que notre grand Créateur Jéhovah ne peut pas en être rendu responsable comme plusieurs l'ont prétendu. Cet être a existé avant la création de l'homme, mais nous ne verrons que son activité sur la terre et parmi les hommes.

Il y a plus de 6000 ans, *Lucifer* (nom qui signifie fils de l'aurore), être doué d'une haute sagesse, d'une grande intelligence et enveloppé de l'éclat céleste, vint sur notre planète avec l'ambition d'y régner en maître. Il imagina de suite le moyen d'établir sa domination.

Lorsqu'il vit le premier couple humain dans sa perfection admirable, doué de la faculté de se reproduire (propriété que n'avaient pas les anges entre eux) il donna immédiatement suite à son projet. Il considéra un instant ces deux créatures innocentes qui devaient être dans la suite les victimes de sa convoitise impie. — Il mit alors tout son génie en œuvre pour subjuguer nos premiers parents; ceux-ci, inexpérimentés, tombèrent dans le piège, suivirent ses mauvais conseils, et perdirent de ce fait la liberté et la domination de la terre qui leur avait été données.

La domination de Lucifer s'étendit avec l'accroissement des humains; sa noire bannière atteignit les extrémités de la terre, et vingt milliards d'individus lui furent assujettis. Tous pourtant ne lui furent pas complètement soumis. D'aucuns ne lui obéirent qu'à contre-cœur, tandis que d'autres étaient satisfaits de sa tyrannie.

L'astre brillant de l'Aurore «*Lucifer*» était devenu *Satan*, l'adversaire de Dieu. Alors les plus mauvaises dispositions prospérèrent et se développèrent dans le monde. Les passions et les convoitises s'accrurent et firent école au cours des siècles. Le mal prospéra (comme certains arbres des forêts dont le fruit, agréable au goût, empoisonne lentement celui qui l'a goûté). Une génération après l'autre se laissa séduire et goûta au fruit empoisonné du mal. Très peu surent s'éloigner de cet arbre au parfum subtil. L'humanité enivrée et stupéfaite

par le goût de son fruit fut une proie facile pour Satan invisible et malfaisant, et un instrument complaisant pour la réalisation de son jeu cruel.

Il prépara des pièges pour les pieds humains, des entreprises criminelles pour leurs mains, des spectacles obscènes pour leurs yeux, et mit la langue au service de la calomnie. Dans les familles on vit la passion remplacer l'amour, les parures extérieures remplacer celles du cœur, des orgies au lieu de la simplicité, l'adultère au lieu de la force de caractère. Le règne de Satan fut brutal et sans égards. Chacun de ses sujets porta sa marque et dut obéir à ses ordres. Il fut directeur de nombreuses institutions; c'est avec une joie infernale qu'il mit à la portée des humains ses enchantements meurtriers tels que la morphine, la cocaïne, l'opium dont les ravages furent terrifiants. Il provoqua des guerres sanglantes, attisa le feu de la jalousie, de l'ambition et de l'accaparement dans le cœur de ses victimes et principalement chez les considérables des peuples. Quant aux femmes, il les fourvoya par les sciences obscures comme le spiritisme, l'occultisme, etc. Il fut toujours l'animateur des assemblées constitutionnelles, des congrès ou des parlements. Il inspira la politique des pays en faisant voir aux hommes le bien en mal ou vice versa, de sorte qu'ils accomplissaient inconsciemment tous ses desseins.

Un exemple typique en fut donné il y a dix-neuf siècles, lors de la condamnation à mort de Jésus-Christ. Ponce Pilate, l'honnête gouverneur de la Judée, agissant prudemment, demanda à la foule: «Qui voulez-vous que je relâche, Jésus ou Barrabas?» La foule, sous l'empire de Satan et dans un accès de fanatisme aveugle, demanda la libération du brigand Barrabas et la crucifixion du plus grand, du plus juste, du plus noble des hommes que la terre ait portés.

Satan est le véritable inspirateur de la diplomatie secrète, des armées permanentes, des guerres par la conscription obligatoire de tous les adultes. Il fut le fondateur de la «Sainte Inquisition» avec toutes ses cruautés contre l'hérésie ou la sorcellerie soupçonnée. L'organisation sociale actuelle est l'œuvre de ce puissant monarque; l'homme fut créé

pour régner sur la terre, mais non sur son prochain. La terre et tout ce qu'elle renfermait était à sa disposition pour son profit, mais Satan fit régner certains hommes sur d'autres hommes, et fonda ainsi deux clans, l'aristocratie d'un côté, les serfs et les esclaves de l'autre; capitalistes et ouvriers; millionnaires et mendiants. La pauvreté devint une lèpre sociale et les pauvres furent dédaignés par les riches. Le principe de la fraternité humaine fut rejeté et la vérité indiscutable proclamée si haut par l'apôtre Paul savoir: «que tout le genre humain est du même sang» fut reniée par l'aristocratie orgueilleuse.

Pour masquer astucieusement aux hommes les meilleurs et les plus nobles le caractère repoussant de l'égoïsme, le tyran l'enveloppa d'un manteau reluisant: «le patriotisme» ou «le nationalisme» justifiant ainsi en apparence les conflits qui firent couler tant de sang et causèrent tant de souffrances et de misères aux peuples. Satan est également l'organisateur de l'industrie et le soutien de ses chevaliers. Le produit de la terre était destiné uniformément à tous les hommes, mais sous son organisation ses plus fidèles représentants obtinrent les meilleures places, prirent possession de tout ce qu'il y avait de mieux et y mirent leur écriteau: «Entrée interdite». Sans leur autorisation les masses ne peuvent cultiver le sol, ni travailler dans les fabriques et dans les mines. Leur autorisation équivalait à un contrat où le malheureux s'engage à donner le summum de ses forces pour les enrichir. La vie de beaucoup d'individus n'est que labeur, et en fin de compte doivent-ils encore être satisfaits d'avoir pu éviter la famine, ce qui n'est pas toujours possible.

C'est par la fondation des grands systèmes religieux mondiaux que Satan s'est surpassé. Il vit dans les cœurs des hommes un ardent désir de s'approcher de Dieu et il sut diriger cette disposition pour la satisfaire à sa manière, en s'adaptant au caractère de chacun. A cet effet il imagina des autels avec cérémonies diverses. Il y eut l'autel des amis de la nature avec leurs philosophies changeantes; l'autel des arts et des sciences; celui des faux prophètes. Son chef-d'œuvre fut certainement l'altération de l'enseignement des dogmes du christianisme. Il les déforma au point d'en faire un poison et en intoxiqua toutes les nations.

Le «christianisme» de Satan endormit les consciences, tranquillisa les millions de personnes tourmentées par la crainte de l'enfer, mais laissa des adeptes se haïr et s'entre-tuer, contrairement au commandement du fondateur de l'Eglise chrétienne qui dit: «Aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous maudissent».

Comme «Prince de ce monde» il gouverne les hommes soi-disant civilisés aussi bien que les sauvages; partout flotte sa sinistre bannière. Son règne, plus désastreux qu'une faillite, fut la plus poignante des tragédies de la terre. Après 6000 années de son règne, des millions d'individus meurent de faim et des peuples entiers périssent dans la misère. Le spectre de l'anarchie hante d'une façon inquiétante tous les pays. La terre est transformée en un immense cimetière où pleurent les survivants en deuil. — La révolution menace d'envahir toute la terre et de la transformer en chaos. — Voilà le bilan désastreux d'un règne d'usurpateur.

Heureusement, un décret du ciel est actuellement lancé. Le règne de Satan est arrivé à son terme; la mesure de sa méchanceté est pleine. Bientôt il sera déchu de son trône, car son étoile pâlit et va disparaître devant le soleil de justice qui se lève portant le salut dans ses rayons. L'année du jubilé commence: Partout on proclame la liberté, afin que les habitants de la terre sachent que la tyrannie du Prince des ténèbres est terminée, et que les chaînes de

l'esclavage et de l'oppression sont rompues. Satan doit laisser le champ libre. Dans l'avenir, le souvenir de son règne sera un avertissement éternel contre le mal. Les rachetés de Jéhovah marcheront alors avec allégresse dans les sentiers fleuris du Paradis terrestre renouvelé, où ils mangeront le fruit de vie.

Quand le voile sera levé et que les humains auront reconnu les menées abominables de ce tyran invisible, alors ils l'exécreront et ne voudront plus le suivre. Le prophète de Dieu prononça à ce sujet il y a des milliers d'années des paroles étonnantes qui sont justement celles dont se servira l'humanité en ce temps-là:

Eh quoi! le tyran n'est plus!
L'oppression a cessé!
L'Eternel a brisé le bâton des méchants,
La verge des dominateurs.
Celui qui dans sa fureur frappait les peuples,
Par des corps sans relâche,
Celui qui dans sa colère subjuguait les nations,
Est poursuivi sans ménagement.
Toute la terre jouit du repos et de la paix;
On éclate en chants d'allégresse.
Les cyprès même, les cèdres du Liban se réjouissent
de la chute:

Depuis que tu es tombé, personne ne monte pour nous
abattre.
Le séjour des morts s'émue jusque dans ses profondeurs,
Pour t'accueillir à ton arrivée;
Il réveille devant toi les ombres, tous les grands de la terre
Il fait lever de leurs trônes tous les rois des nations.
Tous prennent la parole pour te dire:
Toi aussi, tu es sans force comme nous.
Tu es semblable à nous!

Ta magnificence est descendue dans le séjour des morts,
Avec le son de tes luths;
Sous toi une couche de vers,
Et les vers sont ta couverture.
Te voilà tombé du ciel,
Astre brillant, fils de l'aurore!
Tu es abattu à terre,
Toi, le vainqueur des nations!
Tu disais en ton cœur: Je monterai au ciel,
J'élèverai mon trône au-dessus des étoiles de Dieu;
Je m'assiérai sur la montagne de l'assemblée,
A l'extrémité du septentrion;
Je monterai sur la montagne des nues,
Je serai semblable au Très-Haut.

Mais tu as été précipité dans le séjour des morts,
Dans les profondeurs de la fosse.
Ceux qui te voient fixent sur toi leurs regards,
Ils te considèrent attentivement:
Est-ce là cet homme qui faisait trembler la terre,
Qui ébranlait les royaumes,
Qui réduisait le monde en désert,
Qui ravageait les villes,
Et ne relâchait point ses prisonniers?

Tous les rois de la terre, oui, tous
Reposent avec honneur, chacun son tombeau.
Mais toi, tu as été jeté loin de ton sépulcre,
Comme un rameau qu'on dédaigne,
Comme une dépouille de gens tués à coups d'épée,
Et précipités sur les pierres d'une fosse,
Comme un cadavre foulé aux pieds.
Tu ne seras pas réuni à eux dans le sépulcre,
Car tu as détruit ton pays, tu as fait périr ton peuple.
On ne parlera plus jamais de la race des méchants.

Esaië 14 : 4-20.



«Je voyais Satan tomber du ciel comme un éclair.» — Luc 10:18.

La peste

La peste qui depuis longtemps n'apparaissait plus que comme maladie sporadique, c'est-à-dire qui n'attaquait ça et là que des individus isolés, redevient gravement menaçante dans les pays orientaux.

En mars 1923, elle passa de la Chine aux Indes où elle fit rage dans toutes les provinces; les victimes s'y comptèrent par milliers.

De nos jours où les mesures hygiéniques les plus rigoureuses sont appliquées pour éviter les épidémies, il est surprenant de voir réapparaître ce fléau qui avait disparu depuis environ trois cents ans. Ce fait est une preuve de l'impossibilité où l'on se trouve encore actuellement d'extirper les maladies de façon radicale.

La peste bubonique fit sa première apparition en Occident en l'an 524 de notre ère. Elle sévit durant cinquante ans et dépeupla de vastes contrées. Les pays de civilisation ancienne, la Grèce et l'Italie surtout, furent spécialement ravagés; dans certaines localités il ne resta plus un seul habitant.

L'épidémie de peste la plus terrible fut cependant celle qui dévasta l'Europe au XIV^e siècle, faisant plus de victimes que la guerre la plus meurtrière. Elle avait été apportée de la Chine également par des hordes nomades qui avaient passé le Bosphore et aussi par des navires venant d'Égypte. Par ces deux voies, la peste atteignit d'abord l'Europe orientale et méridionale; puis elle s'étendit à l'Europe centrale et septentrionale. C'est en 1348 qu'elle décima, en Occident, des peuples qui l'ignoraient complètement. Jamais on ne vit une épidémie faire en si peu de temps autant de victimes que cette «mort noire», comme on la surnomma. De 1348 à 1350, vingt-

cinq millions d'êtres humains (plus de la moitié de la population actuelle de la France) périrent de cette maladie. Les plus grandes villes du moyen âge, Londres et Venise, perdirent chacune plus de 100 000 habitants; celle de Munich fut presque totalement dépeuplée, le nombre des morts s'élevant à 50 000. L'étroitesse des rues, l'exiguïté des habitations, la malpropreté des villes, dans ce temps-là, furent autant de facteurs propices à ces épidémies qui exercèrent périodiquement leurs ravages en Europe jusqu'au XVII^e siècle, sans être toutefois aussi terribles qu'en 1348. Ce n'est que vers la fin du XIX^e siècle que le sinistre fléau fit sa réapparition. Cette fois-ci, la Mésopotamie et la Perse furent atteintes les premières, les Arabes nomades de Tripolitaine l'ayant sans doute apporté de la Basse-Égypte.

En 1879, il franchit le Caucase et apparut à Astrakhan; puis il disparut, mais non pour longtemps, car il sévit de nouveau en Chine dès 1890. En 1894, il atteignit Hong-Kong. La Mandschourie fut visitée à son tour au cours de l'hiver 1910—1911. Ce fut la dernière épidémie, mais elle fit beaucoup de victimes sous forme de peste pulmonaire. Bien que le danger ait été grand pour les ports de l'Occident par le fait du trafic maritime, on réussit à les protéger grâce à une quarantaine rigoureuse.

Il est reconnu maintenant que les rats qui s'introduisent dans les cales de navires sont les agents les plus dangereux d'infection et de propagation de la peste, et d'après certaines observations faites en Asie orientale, en 1911, la marmotte serait aussi à craindre.

G. A.

Les jouets criminels

Brûlez, brûlez tous les livres qui enseignent la haine!
Anatole France.

L'autre jour, mon petit ami Charlot, un adorable brunet bouclé, aux grands yeux bruns, doux et profonds, délicieusement naïf de toute la candeur de ses trois ans, a fait un geste affreux... Epaulant la canne de papa, il cria avec une moue terrible: «Je tue un Boche!...» Ne riez pas. Cela m'a glacé.

Quoi! mon petit Charlot qui a si bon cœur! Mon petit Charlot qui disait hier en embrassant sa bonne chagrine: «Tu sais, Loulou, faut pas pleurer. Je t'aime bien; tu veux un chocolat!... Je t'achèterai un beau cheval». Il me sembla sentir le frisson froid et cruel du fer. C'était donc là le premier stade de l'abominable envoûtement, de l'embrigadement monstrueux des pauvres humains pour l'œuvre de mort!

Et tandis que, la tête dans les mains, je réfléchissais, défilaient devant mes yeux les visions hallucinantes du massacre universel...

Et, anxieusement, je me demandais: Qui a pu jeter ce germe de haine dans l'âme de mon petit Charlot?

Quelques jours plus tard, mon petit ami, assis sur le tapis au milieu de ses joujoux, s'amusait royalement. Je m'approchai de lui... J'étais si heureux de son bonheur que je me mis à jouer avec lui. Au bout d'un instant, j'avisai un beau livre d'images ouvert sur le sol.

Alors je compris.

Ce livre était intitulé: «En guerre», texte et images d'une femme écrivain moderne. Il respirait le chauvinisme le plus

étroit et le plus absurde. C'était, mis à la portée de l'enfance, le produit de l'imagination malade d'une bécasse ultratriotiste. Tout ce que l'imagination guerrière peut produire de plus emphatiquement crétin est réuni dans ce livre. Ecoutez plutôt:

«Espion brûlé.» — «Boby jette un dernier coup d'oeil dans la maison pour voir si tout est bien en ordre. Mais là... ne voit-il pas au fond d'une armoire un soldat boche tombé je ne sais d'où?... A quelle vilaine besogne d'espionnage s'adonnait-il? (sic). Il faut l'exterminer! Vite quelques bûches dans la cheminée; par-dessus, la grammaire allemande que Boby a en horreur, et le Boche tout en haut. Quelques instants après, la grammaire flamme, et l'espion brûle en faisant d'affreuses grimaces!»

Et c'est une femme qui a écrit cela. Une de celles qui créent la vie, qui symbolisent la bonté et la sensibilité. On croirait entendre hurler une mégère ivre.

Vous qui avez fait ce livre, vous avez commis un crime, le crime infâme: vous avez souillé de haine l'âme de centaines d'enfants! Je vous accuse devant le Tribunal de l'Humanité. Vous, une femme, vous cherchez à tuer l'Avenir dans l'œuf, tous nos espoirs dans une régénération humaine par la fraternité et l'amour. Vous êtes les ténèbres, le froid, l'ombre, l'écrasement, l'horreur, une voix qui dit non!

Ah! pensez-y, et pleurez.

Ecoutez la rumeur d'angoisse, l'immense gémissement qui monte de la terre. Sachez entendre le silence auguste et funèbre des disparus...

Miserère!...

Pères, et vous surtout, mères.

Pauvres mères douloureuses...

Mères d'Europe, courbées sous le faix des sacrifices sanglants!

Prenez garde! Dans l'odeur horrible du sang, les prêtres de Moloch hurlent les litanies sacrées... Serrez vos petits

contre votre sein; gardez votre sang-froid, et ne vous laissez pas tourner la tête par la splendeur diabolique de la mise en scène, et la beauté hideuse des incantations sanglantes.

Patrie!... Patrie!... Baal! Astarté! Moloch!...

Enseignez à vos enfants l'horreur sacrée de la guerre. — Elevez-les tous dans un même idéal d'amour et de fraternité humaine. Supprimez les ex-voto du Moloch patriotique, les jouets militaires.

Et tous ensemble, nous monterons dans la lumière vers la Paix radieuse et définitive.

René Leyraz («La Voix des Jeunes»)

La guerre est une chose si horrible que je m'étonne comment son seul nom n'en donne pas l'horreur.

Bossuet

Le réveil

(voir illustration à la page 112)

Nous assistons à un spectacle grandiose: celui du réveil de la nature. Dans les campagnes endormies, dans les bois couverts de neige s'élèvent des voix qui annoncent le printemps. Des rayons de soleil pénètrent discrets entre les grands sapins que la brise de mars dépouille petit à petit de leur manteau blanc. On entend de nouveau le doux murmure du ruisseau si longtemps recouvert de glace. Il descend de cascade en cascade le long des prairies où la neige fond rapidement. Déjà quelques fleurettes, dressant vers le ciel leurs charmantes corolles, semblent se souhaiter le bonjour: ici une pâquerette, là une perce-neige, plus loin une touffe de primevères ou de crocus.

«Quoi! disent-elles, est-ce bien nous! Nous avons cru ne jamais revoir le beau soleil, le ciel bleu. L'hiver impitoyable

semblait nous retenir à jamais prisonnières. Notre joie, notre beauté, notre vie en un mot, n'avait-elle pas disparu? Qui donc nous l'a rendue en ce jour?»

O homme! ce majestueux réveil que tu contemples chaque année, cette nature que tu vois renaître, ce printemps qui te charme, ne te donne-t-il pas une preuve tangible de ce que tu ne peux comprendre? Pourquoi l'homme, le couronnement de la création, l'être le plus grand de toutes les œuvres terrestres du Créateur, devrait-il être seul à rester dans sa prison? Pourquoi n'y aurait-il pas un printemps des peuples? Le Créateur omniscient n'aurait-il pas prévu pour sa créature un réveil de la tombe glaciale comme il permet à chaque printemps celui de la nature?

Humanité, tu renaîtras!

Pax

Ce que l'on aurait pu faire avec l'argent dépensé pour la Guerre mondiale.

La guerre m'a toujours paru le fléau de l'humanité. J'espère qu'il viendra une époque de civilisation où l'on ne comprendra pas comment des hommes se sacrifient pour le bon plaisir des autres.

La reine Hortense.

Dans un livre, paru récemment, de Steward E. Bruce, l'Américain bien connu, nous trouvons des remarques très intéressantes et très suggestives sur les sommes considérables englouties par la Grande Guerre.

Bruce écrit: «Outre une mer de sang, la Guerre mondiale a coûté aux alliés environ quatre cents milliards de dollars.»

Avec cette somme inouïe, dépensée pour abattre le militarisme prussien et assurer le triomphe des principes démocratiques (!), que n'aurait-on pas pu se procurer si elle avait été affectée à la réalisation de projets pacifiques?

Imaginez une maison valant deux mille dollars; garnissez-la de meubles pour mille dollars; ajoutez-y un jardin de cinq cents dollars. Grâce à l'argent employé pour faire la

guerre, une telle propriété aurait pu être offerte à chaque famille des Etats-Unis, du Canada, de l'Angleterre, de l'Irlande, de l'Ecosse, de la France, de la Belgique, de l'Allemagne et de la Russie.

Il serait resté assez d'argent pour offrir à chaque ville d'au moins 200 000 habitants, dans tous les pays précités, une bibliothèque de cinq millions de dollars, un hôpital de même valeur et une université de dix millions de dollars.

On aurait encore pu placer à 5% un capital suffisant pour salarier 185 000 instituteurs et autant de garde-malades.

Et, après tout cela, avec l'argent restant, on aurait pu acheter toute la France et toute la Belgique!

Mais gaspiller, détruire et tuer était préférable.

L'humanité est maudite si pour faire preuve de courage elle est condamnée à tuer éternellement.

Jean Jaurès.

Signes des temps

L'UTILISATION DE L'AIR COMPRIME POUR LA TRACTION DES CHEMINS DE FER

Un jeune ingénieur italien, M. Fausto Zarlatti, a expérimenté devant les autorités compétentes, un nouveau système de traction des chemins de fer par l'utilisation de l'air comprimé.

A une locomotive usagée, M. Zarlatti a attelé un wagon plat sur lequel se trouvait un moteur à huile lourde actionnant un compresseur d'air. L'air comprimé, passant dans les organes de propulsion ordinaire de la locomotive, les met en mouvement de la même façon que fait la vapeur. Une certaine quantité de vapeur est chauffée par les gaz du moteur à explosion pour éviter la congélation de l'air comprimé.

D'intéressantes expériences viennent d'être faites sur une distance de 40 kilomètres avec la nouvelle locomotive aérothermique.

On peut arrêter la locomotive cependant que le moteur continue de tourner et la puissance peut être accrue à volonté dans les rampes.

Le nouveau système pourrait facilement être appliqué à toutes les locomotives qui circulent à l'heure actuelle sur les réseaux italiens. La transformation ne dépasserait pas 60 liras par H.P., dépense qui au dire de l'inventeur serait en moins de deux ans compensée par les économies réalisées qui n'atteindraient pas moins de 500 000 000 de liras par an.

En plus des avantages déjà cités, la nouvelle locomotive supprimera la fumée, la suie et les cendres.

LA POPULATION DE L'OUBANGUI-CHARI EST EN COMPLETE EVOLUTION

La colonie de l'Oubangui-Chari, qui passait jusqu'à présent pour déshéritée, est en ce moment en pleine transformation.

D'eux-mêmes, les indigènes abandonnent la hutte traditionnelle en forme de cloche, étroite et mal aérée, pour adopter un type de case rectangulaire et spacieuse. Les villages améliorent leurs conditions d'hygiène en réservant autour des cases de larges espaces.

Les cultures ont été étendues au point que la pénurie de vivres, dont la région souffrait cruellement, ne se fait plus sentir. Les indigènes, mieux nourris, résistent à la maladie du sommeil. Les cas en sont d'ailleurs plus rares, et si de plus nombreux médecins étaient envoyés dans cette contrée, on pourrait espérer que la terrible maladie serait définitivement enrayée.

La culture du caoutchouc a, d'autre part, été entreprise avec succès. On compte environ 60 millions d'arbres à caoutchouc.

Il est indéniable que le développement du réseau routier a puissamment contribué à ces progrès sensibles; 2500 kilomètres de routes ont été créés.

Ces résultats obtenus dans la colonie équatoriale méritaient d'être enregistrés.

Boîte aux lettres

Question:

Nous lisons en Genèse 8 : 22: «Tant que la terre subsistera les semailles et la moisson, le froid et la chaleur, l'été et l'hiver, le jour et la nuit ne cesseront point». Pensez-vous que dans l'AGE D'OR il y aura encore la saison froide?

Réponse:

Une distinction doit être faite entre les conditions de climat existant par suite de l'établissement des saisons et celles extrêmes produites par d'autres causes complètement indépendantes.

Dans son mouvement de translation autour du soleil, la terre décrit une courbe elliptoïdale. Le temps mis pour parcourir complètement cette courbe constitue la durée de l'année. Les saisons: le printemps, l'été, l'automne et l'hiver représentent les périodes diverses qui se déroulent tandis que la terre décrit son orbite autour du soleil. La terre devant subsister éternellement, ce mouvement de rotation produira éternellement les saisons auxquelles le passage fait allusion.

D'autres facteurs interviennent dans la production des conditions climatiques extrêmes ou agissent comme des agents modérateurs.

Avant la rupture, au déluge, du dernier anneau d'eau qui l'entourait, la terre avait une température à peu près régulière. Cet anneau répandu sur toute la surface du globe comme un voile transparent au-dessus de l'atmosphère servait si bien de modérateur que la température des pôles différait peu de celle de l'équateur. Le brisement de cet anneau d'eau ne produisit pas seulement un déluge et l'établissement de grands courants marins vers l'équateur, mais aussi un froid intense et soudain aux pôles. Les effets de ce froid dû à la

forte dépression qui eut lieu ne sont pas encore pleinement atténués après 4400 ans, bien qu'une œuvre gigantesque ait déjà été accomplie, qui se poursuit encore maintenant sous l'action des courants d'eau chaude. Les énormes masses d'eau qui se déversèrent aux pôles se changèrent en glace si rapidement que les animaux furent surpris et ensevelis tandis qu'ils brouaient; ceci est attesté par la science.

Les froids extrêmes qu'apportent en leur sillage les vents venant des pôles cesseront avec la disparition de ces glaciers.

Les courants marins exercent une influence puissante: (1) sur les courants d'air, sur leur direction et leur température; (2) sur les pays qu'ils tempèrent par leurs eaux (tel le Gulf-Stream pour l'Europe et l'Amérique); (3) sur les fameuses montagnes de glaces des pôles qu'ils font fondre et qui d'ici à quelque temps ne seront plus que des choses du passé.

La condition instable du climat qui prévaut en certaines régions peut être due aussi à la circulation anormale de ces courants marins, provoquée par quelque obstruction ou phénomène sismique. Cet état de choses disparaîtra une fois.

Quelles que soient les conditions qui prévaudront, elles seront telles que sous leur influence le désert et le pays aride verdissent et que la terre entière deviendra un paradis qui donnera son fruit, un fruit procurant la vie.

Un autre point important à considérer est que les humains dans l'Age d'Or, au lieu d'être faibles et débiles et conséquemment facilement incommodés par l'action du froid et du chaud, reviendront aux jours de leur jeunesse, c'est-à-dire qu'ils retrouveront progressivement la perfection originelle que possédait Adam avant sa chute. Ils seront alors sains et vigoureux de sorte que ce qui les affecte présentement sera pour eux un bienfait.

La Harpe de Dieu

La Justice manifestée.

Contre quoi Dieu manifesta-t-Il sa justice? Condamna-t-Il à la mort le corps ou l'âme de l'homme? Est-il vrai que l'âme de l'homme soit immortelle? Si oui, comment Dieu pouvait-Il la faire mourir?

Il est utile de définir les termes avant d'essayer de les discuter. Il faut, de plus, que la définition donnée soit appuyée par des preuves de la Bible. C'est ce que nous essaierons de faire avant de répondre à la question posée.

Immortel veut dire qui ne peut pas mourir, qui ne peut être détruit dans la mort. Ame signifie créature ou être sensible qui se meut, qui respire, qui est doué de facultés dont il se sert. Pour comprendre si oui ou non l'âme est immortelle, il est indispensable de déterminer d'abord d'après la Bible en quoi consiste l'âme. «L'Eternel Dieu forma l'homme de la poussière de la terre, il souffla dans ses narines un souffle de vie, et l'homme devint une âme vivante» (Genèse 2:7). Le mot âme est synonyme de: être, créature et homme. La poussière de laquelle Jéhovah forma le corps n'était pas consciente. Il n'y avait pas de vie en elle. Après que Dieu se fut servi des éléments du sol pour former l'homme, Il souffla dans ses narines le souffle de vie qui anima le corps, mit en action les poumons, fit circuler le sang dans les artères et les veines, d'où il résulta un être sensible qui se meut, qui respira, un homme, une âme. Le corps, sans le souffle, ne constitue pas l'âme; il faut l'union du souffle et du corps pour que l'âme puisse exister. Séparez le souffle du corps, l'âme cesse au même instant. Les Ecritures ne disent pas que Dieu souffla dans ce corps l'immortalité, mais simplement que l'âme résulta de l'animation du corps après qu'il eut été créé, qu'elle fut la conséquence du souffle qu'Il insuffla dans ses narines.

Prenons comme illustration une locomotive. Elle est sur la voie, sans feu dans le foyer, sans eau dans la chaudière, par conséquent sans vapeur. C'est une machine morte, disons-nous. Mais voici qu'on chauffe de l'eau. La vapeur produite est chassée dans les cylindres, le régulateur est ouvert et la machine se met en mouvement. Lâchez la vapeur, elle s'arrête.

Ainsi en est-il de l'homme. Le corps une fois formé est inanimé et inactif tant qu'il est sans souffle. Que le souffle de vie vienne à être insufflé dans ses narines et que ses organes commencent à fonctionner, l'homme devient une créature qui respire, une âme par conséquent. Cesse-t-il de respirer, il meurt.

L'homme est une âme, il ne possède pas une âme. Toute créature qui respire est un âme. Dieu appela âme vivante des animaux d'un ordre inférieur, longtemps avant la création de l'homme (Genèse 1:20. — L.). Toutes les créatures qui respirent sont appelées âmes par Jéhovah, comme le prouve le verset suivant: «Tu prélèveras sur les hommes de guerre, qui sont sortis à l'armée, un tribut à l'Eternel d'une âme sur cinq cents, tant des hommes que du gros bétail, et des ânes et du menu bétail» (Nombres 31:28 — L.). Toutes les âmes meurent de la même manière. «Car le sort des fils de l'homme

et celui de la bête est pour eux un même sort; comme meurt l'un, ainsi meurt l'autre; il ont tous un même souffle et la supériorité de l'homme sur la bête est nulle; car tout est vanité. Tout va dans un même lieu, tout a été fait de la poussière et tout retourne à la poussière». — Ecclésiaste 3:19, 20.

En manifestant sa justice, Dieu dit à Adam: «Tu ne mangeras pas de l'arbre de la connaissance du bien et du mal car le jour où tu en mangeras, tu mourras» (Genèse 2:17). Cette sentence fut prononcée contre l'homme, l'être, l'âme. S'il pouvait subsister un doute sur ceci, il se trouverait tranché par cette autre déclaration de la Bible: «L'âme qui pèche, c'est celle qui mourra» (Ezéchiel 18:4). «Y a-t-il un homme qui puisse vivre et ne pas voir la mort, qui puisse sauver son âme du séjour des morts?» — Psaume 89:49.

La pensée que les âmes sont immortelles a son origine chez Satan, le diable. Il s'approcha d'Eve et dit: «Si vous mangez de cet arbre, vous ne mourrez certainement pas». Jésus dénonça cette affirmation comme étant le premier mensonge qui eût été prononcé et Satan comme le père du mensonge (Jean 8:44). Satan a essayé d'aveugler l'humanité sur la vérité concernant le grand plan divin dans le but de la tenir éloignée de Dieu et des bénédictions qu'elle recevrait si elle lui obéissait. L'apôtre dit qu'il est «le dieu [puissant] de ce monde», c'est-à-dire du présent ordre social mauvais, et qu'il a aveuglé les esprits des hommes, afin que le glorieux évangile du Seigneur Jésus-Christ ne brillât dans leurs cœurs (2 Corinthiens 4:4). Depuis les jours de l'Eden jusqu'à maintenant, il a aveuglé leur intelligence en leur instillant une fausse conception du plan de Jéhovah, et la base de cet aveuglement fut surtout son premier mensonge: «Vous ne mourrez nullement». Toutes les fausses doctrines viennent de là.

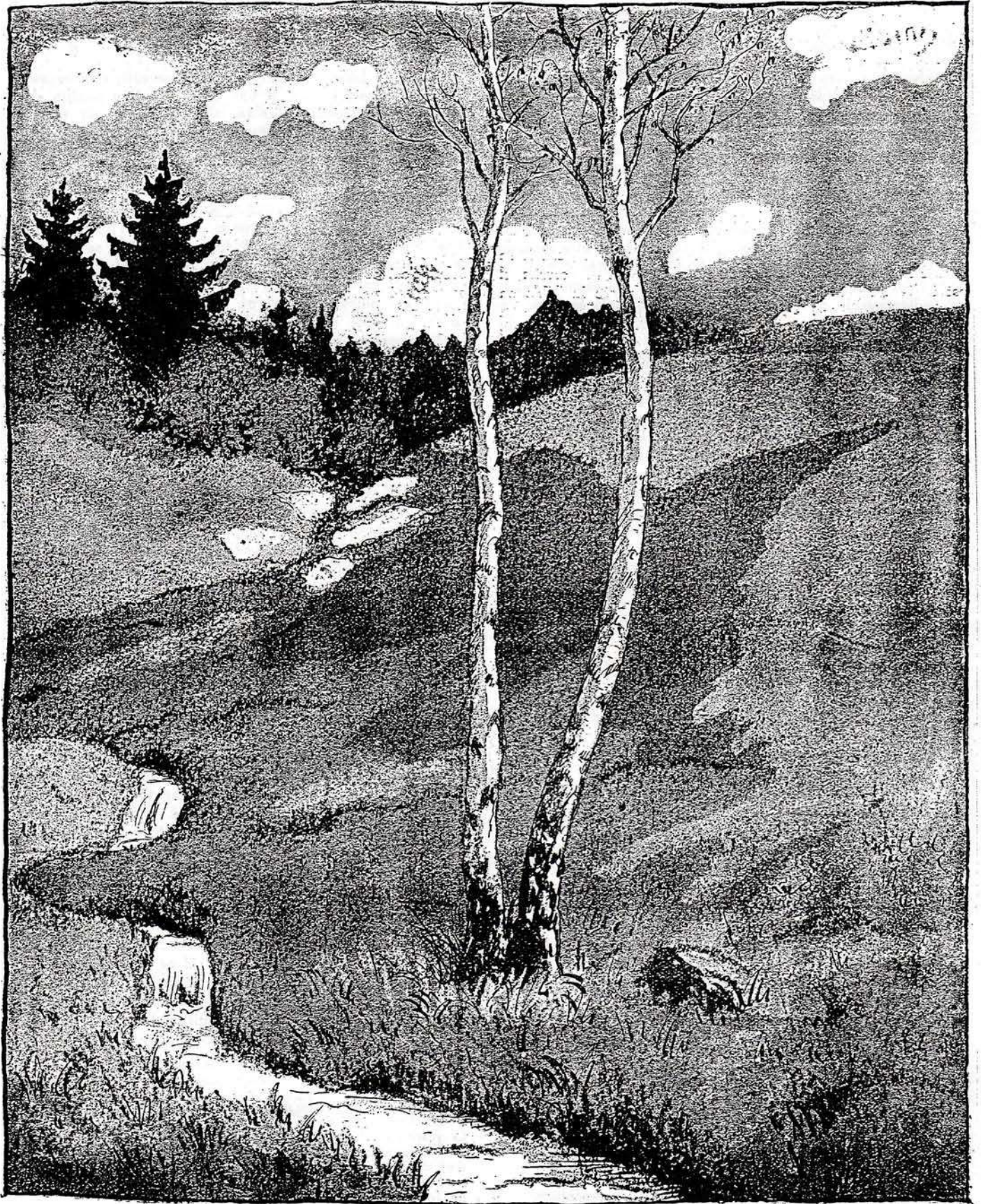
Si l'homme avait une âme immortelle, celle-ci ne pourrait être mise à mort. Dieu serait alors incapable d'exécuter son jugement contre le pécheur et la justice serait impuissante. Les Ecritures affirment pourtant que l'immortalité n'appartient de toute éternité qu'à Jéhovah «qui seul possède l'immortalité, qui habite une lumière inaccessible, que nul homme n'a vu ni ne peut voir» (1 Timothée 6:16). L'immortalité sera donnée comme récompense aux chrétiens fidèles et à aucun autre humain. Ces chrétiens qui sont et demeurent fidèles jusqu'à la mort ont la promesse de la nature divine, de l'immortalité, de la couronne de vie (2 Pierre 1:4; 1 Pierre 1:3, 4; Romains 2:7; Apocalypse 2:10). Il est certain qu'un homme ne recherche pas ce qu'il possède déjà. A ce sujet, l'apôtre Paul dit clairement: «à ceux qui recherchent... l'immortalité». Et encore: «Il faut que ce mortel revête l'immortalité» (1 Corinthiens 15:53. — D.). Si une âme, un homme était déjà immortel, il ne pourrait pas par la suite revêtir l'immortalité. Aucun membre de la race humaine ne deviendra jamais immortel à l'exception des chrétiens fidèles. Dieu a une récompense différente pour les autres humains obéissants.

Credo

Seigneur, je crois en toi, je crois en ta clémence;
Je crois en ton cœur paternel
Qui couvre l'univers d'un amour vaste, immense,
Et, comme sa source, éternel.
Mais je crois avant tout à ta sainte justice.
Si jamais le crime est vainqueur,
Ta loi veut que sur lui ton bras s'appesantisse;
Tu t'es nommé le Dieu vengeur.
Toi, dont le souffle éteint les soleils dans l'espace,
Ou les rallume devant toi,

Tu ne souffriras pas qu'une lettre s'efface
Du livre sacré de ta loi.
La justice est le centre et le soleil du monde;
Ta main la mit comme un fanal
Aux confins du néant et de la nuit profonde
Pour séparer le bien du mal.
Le jour où ce soleil éteindrait sa lumière,
Les cieux n'auraient plus de pivots,
Et les mondes, sans frein, croqueraient en poussière
Dans les abîmes du chaos.

Edouard Grenier.



Le réveil

(Voir texte à la page 109)